

BIBLIO

Après l'empire, essai sur la décomposition du système américain,
d'Emmanuel Todd.

Paris, Gallimard,
2002, 237 pages.

L'analyse des effets de la désintégration du système communiste est loin d'être close. Prenant à rebours l'idée répandue de l'hégémonie des États-Unis sur le monde, Todd soutient la thèse d'une Amérique aux abois, ayant perdu l'essentiel de ce qui fondait sa domination. Considérés auparavant comme « solution, garants de la liberté et de l'ordre économique », les États-Unis sont de plus en plus perçus comme un « facteur de désordre international ». Leur intransigeance à l'égard des pays d'importance secondaire comme l'Irak, l'Iran ou la Corée du Nord, considérés comme faisant partie de « l'axe du mal », leurs incessantes provocations vis-à-vis de la Chine et de la Russie

cachent mal leur désarroi face à un contexte mondial où leur rôle est de plus en plus inutile. Le moment serait venu de penser une nouvelle configuration du rapport de force planétaire.

DÉMOCRATISATION UNIVERSELLE

La défense de la démocratie a été le socle de l'hégémonie américaine. Cette fonction idéologique et militaire s'est effritée au long de l'histoire dans la mesure où les prétendues menaces démocratiques se sont dissipées les unes après les autres. La désintégration de l'empire soviétique a fait place à une émergence planétaire de tentatives de démocratisation, dont l'explication réside en une double révolution : culturelle (l'alphabétisation) et démographique (le contrôle de la fécondité). Lorsque les hommes (entendons également les femmes) « savent lire, écrire et compter », il s'ensuit un contrôle de la fé-

condité et une meilleure maîtrise de l'environnement matériel.

La démocratie est devenue le point de gravité de l'évolution de la planète. En ce sens, même la chute de l'empire russe peut déboucher, à une échéance toute relative, sur une mutation de la Russie en démocratie libérale. Aussi invraisemblable soit-elle, la réalisation de cette hypothèse aurait un double effet : d'abord, l'instauration d'une « paix générale » entre les nations, fondée sur le principe de non-agression entre les nations démocratiques ; ensuite, la confirmation de la caducité du rôle de gendarme mondial dévolu aux États-Unis.

La marche vers la démocratie ne se fait pas sans heurts. Les sociétés engagées dans ce processus font souvent preuve de comportements sociaux et politiques violents. Il s'agit d'une attitude circonstancielle, d'une crise de transition. L'exem-

BIBLIO

ple des révolutions française et russe, comme celui du nazisme allemand, est éclairant à ce sujet. Dans ce contexte, soutient Emmanuel Todd, le djihad au nom d'Allah n'est pas un retour à la barbarie, mais une crise de transition. Qu'en est-il alors de l'idée largement répandue de terrorisme universel? Un mythe dont l'objectif est d'entretenir l'illusion de menace permanente contre la démocratie et de justifier la fonction, déjà inutile, de l'Amérique comme rempart des idéaux démocratiques.

QUELQUES TRAITES DE L'EMPIRE AMÉRICAIN

Deux modèles historiques, Athènes et Rome, servent de référence analogique mettant en lumière la dimension impériale du système américain. L'instauration d'une sphère de domination débordant le cadre national a eu lieu, dans l'immédiat après-guerre, grâce à la suprématie industrielle et militaire des États-Unis. Contrairement à la vulgate en vigueur, la globalisation n'est pas un processus apolitique. Il y a interaction constante entre les

trois sphères de domination: politique, économique et militaire. « Que nous partions d'Athènes ou de Rome, nous ne pouvons éviter de voir que la constitution d'une économie mondiale globalisée est le résultat d'un processus politico-militaire; et que certaines bizarreries de l'économie globalisée ne peuvent être expliquées sans référence à la dimension politico-militaire du système. »

Bien que fondamentalement asymétrique, le système américain fut nécessaire au redressement économique mondial et à la reconstruction de l'Europe. Mais l'excès de certitude quant au caractère permanent, voire ontologique, de leur suprématie économique a conduit les États-Unis à privilégier l'intégration politique de leur sphère de domination militaire. Aussi ont-ils ouvert leur marché aux produits européens et japonais, sacrifiant du même coup des pans entiers de leur industrie. Depuis le début des années septante, ils accusent un déficit commercial qui ne cesse de s'approfondir. L'Amérique « n'est plus essentielle au monde par sa pro-

duction mais par sa consommation, dans une situation d'insuffisance de la demande globale, phénomène créé par le libre-échange ». Elle fait figure d'un État planétaire keynésien qui, profitant de la stagnation de la demande à l'échelle mondiale, joue un double rôle de régulateur et de prédateur d'une économie globalisée. Elle est économiquement plus que jamais dépendante du monde extérieur.

L'Amérique accuse une fragilité structurelle dans sa capacité de contrainte militaire. Certes, sa maîtrise aéronavale est incontestable et son déploiement des ressources humaines et économiques spectaculaire; mais la modestie de ses performances de ses troupes au sol fait douter de sa vocation militaire et de sa capacité à assurer un contrôle hégémonique rigoureux. Situation paradoxale, eu égard aux dépenses colossales consacrées à l'armée dans ce pays, « l'appareil militaire américain est surdimensionné pour assurer la sécurité de la nation, mais sous-dimensionné pour contrôler un empire ».

BIBLIO

L'Amérique fait aussi preuve d'un recul préjudiciable dans sa « capacité à traiter de façon égalitaire hommes et peuples » : l'universalisme. Au contraire de l'image d'une société multiculturelle, l'Amérique voit décroître de jour en jour son potentiel universaliste au profit d'un différentialisme de plus en plus radical. Cette attitude est palpable, au niveau interne, envers les populations noire et hispanique. Elle est visible au plan international au travers, entre autres choses, du soutien inconditionnel accordé à Israël dans son affrontement avec les pays arabes. Un tel comportement prive les États-Unis d'une perception égalitaire, juste et responsable de la planète. Nul doute qu'il s'agit d'une myopie stratégique préjudiciable à leurs prétentions impériales.

ALTERNATIVE À L'HÉGÉMONIE

Suscitée par la désintégration de la sphère soviétique, l'illusion d'une domination sans partage s'estompe du fait des limites internes et en raison de nombreuses maladeses politico-stratégiques.

À ce propos, la négligence et l'humiliation imposées aux alliés européens et membres de l'Otan, le mépris affiché vis-à-vis du Japon, les tentatives de provocation vers la Chine et la Russie, l'inclusion de bon nombre des pays arabes et musulmans dans « l'axe du mal » sont des exemples éloquentes. Pareil comportement cache mal les limites de l'hégémonie américaine : l'Amérique n'a plus les moyens de ses ambitions. Aussi le temps est-il venu d'envisager une alternative stratégique réaliste, prenant en compte le « retour de la Russie » sur la scène internationale et « l'émancipation européenne » en cours.

Les paramètres démographiques plaident en faveur d'une renaissance de la Russie. Du point de vue stratégique, le désordre et l'incertitude engendrés par la politique américaine au Moyen-Orient ont créé les conditions favorables à sa réinsertion sur l'échiquier international. La Russie est géographiquement plus proche de l'Europe que de l'Amérique. Elle a besoin de l'Europe pour redresser son

économie, promouvoir les échanges commerciaux, voire constituer un contrepoids stratégique aux « extravagances américaines ». En outre, elle fait preuve d'un comportement universaliste plus cohérent que les États-Unis.

L'Europe s'émancipe de plus en plus de la puissance protectrice de l'après-guerre. « La guerre contre le terrorisme, la dénonciation inlassable de l'axe du mal, le soutien constant à Israël, le mépris des Palestiniens ont progressivement changé la perception européenne des États-Unis. Jusque-là facteur de paix, l'Amérique (est devenue) fauteur de troubles. » La construction de l'Union européenne redonne au Vieux Continent la confiance en ses capacités politiques, militaires et économiques. L'Europe entretient de meilleures relations avec la Russie et le monde musulman que les États-Unis. Et donc, grâce à un renforcement éventuel de l'axe franco-allemand et à une implication cohérente du Royaume-Uni au sein de l'Union européenne, elle peut faire basculer le rapport de force

BIBLIO

actuel, en scellant une nouvelle alliance stratégique avec la Russie et le Japon. L'architecture mondiale à naitre d'une telle alliance ne serait pas un empire contrôlé par une seule puissance, mais un système complexe fondé sur un respect mutuel entre nations démocratiques. C'est l'Amérique qui doit craindre un embargo, et non les autres nations.

APRÈS L'EMPIRE SUBSISTE L'EMPIRE

L'ouvrage d'Emmanuel Todd attire l'attention sur le réaménagement des rapports de force dans le monde, à la suite de la désintégration de l'empire soviétique et vu l'impuissance des États-Unis à assumer leur rôle d'antan. La prépondérance accordée à la planétarisation de la démocratie est tout aussi remarquable.

Au-delà de cet intérêt fondamental, l'ouvrage contient nombre d'arguments appelant à une réflexion plus systématique. Signalons, entre autres choses, l'usage presque exclusif des statistiques pour décrire l'évolution du monde. Cette utilisation cache mal une

généralisation amputant la réalité humaine de ce qu'elle a de propre et de spécifique. Elle conduit à des considérations d'ordre purement formel, permettant de placer sur un même pied des réalités autrement incomparables, voire contradictoires. Le rapprochement de l'indice de fécondité des pays développés avec celui du tiers-monde s'inscrit dans cette logique. Il en est de même pour la violence, fléau de notre temps, classée, sans autre forme de procès, dans le répertoire des phénomènes de transition.

La démocratie, présentée comme point de gravité de l'évolution en cours, ne se satisfait pas d'une évocation de quelques données culturelles et démographiques comme uniques variables à l'origine de sa condition actuelle. Le jeu des forces économiques, politiques et militaires est aussi déterminant. À ce propos, la tentative de relativisation des effets de la globalisation sur le processus de modernisation politique s'avère non pertinente. L'idéal de liberté et d'égalité n'a de sens qu'accompagné des moyens adéquats à sa

matérialisation. Faute de quoi il ne serait que le privilège de quelques-uns et un vœu pieux pour la grande majorité de l'humanité.

L'ouvrage ne débouche pas sur l'idée d'une éradication ou d'un démantèlement total et définitif du système de domination et d'exploitation planétaire. Bien au contraire, il suggère un repositionnement des acteurs, avec des stratégies mieux affûtées que celles qu'a déployées l'Amérique pendant un demi-siècle. Mais les pays de la périphérie, évoqués abondamment en début d'ouvrage, malgré l'évolution en cours, ne sont finalement nullement repris dans les prémisses de cette nouvelle configuration mondiale. Confirmation, peut-être, de la place qui leur serait assignée dans celle-ci: la périphérie, encore. Dès lors, l'équation reste claire: « Après l'empire, ce sera toujours l'empire. »

*Albert Kasanda
Lumembu*

BIBLIO

Et si j'étais nommé évêque,
de Pierre de Locht*Éd. Mols, « Autres regards. Spiritualité », Bierges, 2002.*

À un premier degré, ce livre déploie le rêve d'une Église qui se réorganiserait à partir de la base, et « ferait sens » en puisant dans les ressources de la condition humaine et de la tradition évangélique. Rêve présenté sous la forme du message qu'un nouvel évêque adresse à ses diocésains, auxquels il fait part de ses convictions et de ses espoirs, de ses doutes et de ses interrogations. Cette fiction permet de prendre, avec lucidité et sérénité, la mesure de la crise actuelle du catholicisme. Mais surtout, elle produit un aperçu stimulant sur un ensemble de chantiers actuellement figés par l'élitisme clérical: adhésion intellectuelle réfléchie, respect des personnes, distinction des pouvoirs et assainissement psychologique de l'exercice des rôles, participation loyale aux débats d'idées et aux combats du monde.

Ainsi, ces pages limpides et très concrètes

constitueront un viatique pour tout qui, comme l'auteur, a beaucoup reçu de cette Église, y vit et veut qu'elle évolue. Il reste que le lecteur qui est lassé par les interminables questions d'Église et qui sait que l'auteur n'est pas évêque, tant s'en faut, aura peut-être de la peine à s'accrocher au rêve. Il ne pourra se déprendre de cette pensée: elle est bien peu soucieuse de son avenir, l'organisation qui refoule de telles « ressources humaines » à la marge! Cependant, il remarquera que, dans cet ouvrage, la critique procède de si profond qu'elle se dispense de toute arme polémique.

À ce moment, il trouvera un nouveau souffle dans la lecture. À un second degré du livre, la fiction de la nomination de l'évêque apparaît en effet pour ce qu'elle est: non un rêve, mais un genre littéraire que l'auteur a adopté par souci d'allier réflexion et dynamique du vécu, en évitant aussi bien la méditation abstraite que le récit de vie.

« C'est l'homme qui m'interpelle avant tout. Dans le visage de Jésus homme, je per-

çois à son apogée ce qu'il y a de meilleur dans les gens du tout-venant dont je suis et partage la destinée. Cette perception témoigne d'une présence inspirante qui m'entrouvre des horizons de sens au-delà des limites humaines des personnes et des événements. Néanmoins, nos manières d'être portent en elles-mêmes leur valorisation, non en fonction d'une instance extérieure, mais par le contenu de ce qu'elles suscitent en soi et chez les autres. »

Avec cette paraphrase, on cherche à restituer le souffle essentiel du livre. Mais ce souffle ne se laisse saisir que dans la diversité de la vie qu'il anime et à laquelle il est fait écho. Les athées, les couples, les institutions politiques, les communautés, les expressions symboliques, la prière, les injustices, les positions d'autorités... Autant de personnes et de situations avec lesquelles s'actualise une rencontre, grâce auxquelles émerge une parole inédite.

D'où procède ce souffle? Pierre de Locht est un homme de relation plutôt que de spéculation. La transcendance n'est pas ici concep-

BIBLIO

tualisée. Elle affleure au fil d'une démarche à la fois narrative, poétique, méditative qui peut impliquer un large public comme des lecteurs plus spécialisés dans le « religieux » (dans la mesure où cette expression a encore un sens ici), des croyants comme des athées, des militants comme des gens du quotidien. Pourtant, qu'on ne s'y trompe pas. La simplicité n'est pas ici superficialité. Elle a été durement conquise, au ras de l'existence et des engagements de l'auteur. Le fruit de cette démarche, c'est un langage dépourvu d'artifice, un texte qui, dans le sillage de la vie, apporte des développements et maintes exégèses dont la sûreté et l'originalité n'ont rien à envier à d'autres plus « savants ».

Un « homme de Dieu » : si cette expression n'était si galvaudée par cela même qui est mis en question dans ce livre, on y recourrait ici. Bien des femmes et des hommes d'origine chrétienne regardent vers des sagesse qui leur semblent intellectuellement plus honnêtes et plus porteuses pour la vie que les vérités

invérifiables et les normes contingentes proposées par le catholicisme officiel. Il leur est rappelé ici que l'Évangile est une tradition spirituelle à la fois ouverte et originale. Non sur le mode d'une doctrine mais comme une Voie : « Venez et voyez. » Ce livre est engagement, sans autre exclusive que la prise au sérieux de la dimension humaine, sans autre certitude qu'une espérance vivifiante, dans une sagesse de l'amour. *Ubi caritas et amor, Deus ibi est*. Le « référent ultime » ? Il est toujours au-delà, non appropriable. Le « public » ? Tout langage, y compris celui de Pierre de Loch, porte l'empreinte de la culture des générations. Mais toujours il y aura des humains, avec leur désir d'être, leurs joies, leurs peines, leurs aspirations. Plutôt que de conversion au monde, ou du monde, c'est de conversion interne qu'il est urgent de se préoccuper, qu'on soit évêque ou tout simplement « personne ».

Paul Gérardin

Une vie en littérature. Conversations avec Jacques Sojcher, de Maurice Nadeau

Éd. Complexes, Bruxelles, 2002, 180 p.

« Maurice Nadeau est depuis plus de cinquante ans un artisan de la littérature. » Le philosophe belge Jacques Sojcher est l'auteur de cette belle formule.

C'est en effet grâce à la clairvoyance du journaliste-écrivain, membre du jury du prix Renaudot de 1945 à 1969, et aujourd'hui encore, à nonante-et-un ans, directeur de la prestigieuse *Quinzaine littéraire*, que beaucoup d'écrivains inconnus ont acquis une notoriété.

Journaliste, il ne parle que de ses coups de foudre.

Éditeur, libre de ses choix, là encore il ne publie que ce qu'il a aimé.

À son sujet, Leonardo Sciascia a écrit qu'il ressentait « à publier des livres le même plaisir que s'il les avait écrits ».

S'il s'efforce, aujourd'hui encore, de lire tous les manuscrits qu'il reçoit, c'est indé-

BIBLIO

niablement grâce à lui que Samuel Beckett, Henri Michaux, Raymond Queneau, Michel Leiris, Céline, Louis Guilloux, Claude Simon, Hector Bianciotti, Nathalie Sarraute, Malcolm Lowry... sont devenus des « classiques de la littérature du xx^e siècle ».

À l'heure actuelle, il avoue un faible pour Michel Houellebecq, Christine Spianti, Soazig Aaron, Janine Matillon, Anne Thébaud...

À une époque où « la société du spectacle développe et amplifie le narcissisme des écrivains, vedettes de show télévisés », Maurice Nadeau, avec une rare humilité, se définit comme un simple « serviteur des écrivains ».

Ces entretiens avec Jacques Sojcher nous donnent à découvrir l'engagement politique, l'action militante, l'activité littéraire d'un homme qui aura voué toute son existence aux lettres françaises et étrangères.

Avec ses amitiés (Henry Miller, Michel Leiris, Georges Limbour, Maurice Blanchot, Pascal Piat...), ses admirations, ses coups de griffe (Montherlant: « On sait aujourd'hui que sa

littérature est du bluff »; Camus: « En fin de compte, Albert Camus me paraît avoir été plus grand journaliste qu'écrivain »; Aragon dont les poèmes « sont à vomir »!) mais aussi ses confidences (« Souvent l'auteur d'une œuvre qu'on admire déçoit ») et ses regrets.

Le roman le fascine: « Le roman, c'est le genre le plus englobant, le plus universel. C'est le genre le plus capable de marier l'imagination débridée avec l'observation minutieuse, le monde intérieur des personnages qu'il met en scène avec le monde social, les milieux de vie, les situations les plus discrètes ou les plus osées. [...] Le roman, même si le souvenir y a sa part, ne peut pas être une reconstitution de la vie, il est la vie même, et en fin de compte une nouvelle vie, une leçon de vie nouvelle. » Et de voir en Kafka le plus grand des romanciers.

Hormis de très rares exceptions (Beckett, Sarraute, Genet...), le théâtre contemporain l'ennuie: « Ennui les pièces de Camus, ennui les pièces de Sartre. » Seul le théâtre classique parvient à

trouver grâce à ses yeux. Et encore!

Et Nadeau de s'interroger sur l'acte d'écrire: « Écrire n'est pas une activité normale. Le besoin d'écrire signale un manque, une blessure, une insuffisance, quelque chose qu'il faut combler par l'écriture. »

Avant de conclure par cette question essentielle, existentielle même: « L'écriture apporte-t-elle le bonheur à celui qui la pratique? »

Michel Tack

Mondialisation des résistances. L'État des luttes 2002, par Samir Amin et François Houtart

L'Harmattan, Paris, 2002, 386 pages.

Ce livre sera salué pour au moins trois raisons. Fait: les nouveaux mouvements sociaux de contestation mondiale occupent, depuis leur happening collectif à Seattle en 1999, une place importante tant sur la scène internationale que dans les esprits. Fait: ils suscitent une régénération — une radicalisation — de la gauche institutionnelle, politique et syndica-

BIBLIO

le. Et fait: ces mouvements demeurent une nébuleuse pauvre en outils d'analyse donnant corps aux réflexions qui la sous-tendent, une pauvreté qui pour le mouvement lui-même signe une carence « en critères d'analyse et de jugement ». Ce déficit (se battre contre la mondialisation néolibérale mais pour la remplacer par quoi?) est mis en exergue, tel un défi à relever, dans cette véritable « bible de l'altermondialisme » qui entend dresser un tableau du mouvement mondial de contestation, mais aussi contribuer à sa réflexion et à sa structuration, notamment idéologique.

S'agissant d'un livre comptant vingt-sept auteurs, le résultat est inégal. Témoin le chapitre sur les États-Unis, qui fait l'impasse sur l'après 11 septembre, sur l'Europe, se montre complaisant à l'égard de la construction européenne en dépit d'un titre proclamant le débat ouvert, ou encore, sur la Chine, superficiel. Ces faiblesses ne conduiront pas à jeter le bébé avec l'eau du bain.

Car l'ouvrage contient assez de pages nécessaires et lumineuses pour satisfaire le plus exigeant des lecteurs. À commencer par celles de Francine Mestrum sur le décodage du discours de lutte

contre la pauvreté, gadget du prêt-à-penser néolibéral que, curieusement, le chapitre suivant reprend à son compte à la manière du miroir déformant. L'âme du livre, cependant, est apportée par Samir Amin (il signe un quart des textes) et ses réflexions sur la ligne de fracture idéologique qui s'offre à la nébuleuse des résistances mondiales, à savoir le choix entre la régulation (« néo-keynésianisme ») ou le dépassement (« poscapitalisme ») de l'horreur économique.

Ce vieux débat ne fait que recommencer.

Erik Rydberg